

P
A
T
R
I
C
K

S
E
N
É
C
A
L

LE PASSAGER



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE PATRICK SENÉCAL...

« [...] UN AUTEUR QUÉBÉCOIS QUI POSSÈDE L'ART DE NOUS ÉBRANLER LES ÉMOTIONS ET QUI NOUS ENTRAÎNE LOIN, TRÈS LOIN, DANS LE GOUFFRE DE LA DÉMENCE. »

Le Soleil

« À L'AVANT-PLAN DE SES HISTOIRES, IL Y AURA TOUJOURS... DES HISTOIRES, JUSTEMENT. ET IL [PATRICK SENÉCAL] EXCELLE À CELA. PRENANT PLAISIR À BÂTIR CETTE MÉCANIQUE TRÈS PRÉCISE QU'EST CELLE DU THRILLER, HUILANT LE MOINDRE ROUAGE, ÉCOUTANT LE TIC-TAC IMPLACABLE DES MOTS QUI... BIEN, IL FAUT LE DIRE, LUI SERVENT À MANIPULER LE LECTEUR. »

La Presse

« LE THRILLER D'HORREUR AUSSI BIEN MAÎTRISÉ NE SE VOIT QUE DANS QUELQUES PLUMES ÉTRANGÈRES. »

Le Nouvelliste

« [...] LE JEUNE ROMANCIER A DE TOUTE ÉVIDENCE FAIT SES CLASSES EN MATIÈRE DE ROMANS D'HORREUR. NON SEULEMENT IL CONNAÎT LE GENRE COMME LE FOND DE SA POCHE, MAIS IL EN MAÎTRISE PARFAITEMENT LES POUDRES ET LES FUMÉES. »

Ici

« SENÉCAL EST ACTUELLEMENT LE MEILLEUR AUTEUR DE FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS. »

CFOU – 89,1 FM

« PATRICK SENÉCAL MET EN ŒUVRE
LA MÉCANIQUE EFFICACE DU THRILLER,
UN MÉLANGE BIEN DOSÉ DE SUSPENSE
ET DE TERREUR, QUI A FAIT SA RENOMMÉE.
SES LIVRES SONT PEUPLÉS D'ÊTRES TORTURÉS
ET EXCESSIFS, FORTS À L'EXTÉRIEUR
MAIS DÉCHIRÉS À L'INTÉRIEUR.
VOILÀ POURQUOI SON UNIVERS ROMANESQUE
À LA FOIS ATTIRANT ET TROUBLANT,
NOUS TIENT SI BIEN EN HALEINE. »

Accès Laurentides

« [...] SUPRÊME QUALITÉ, L'AUTEUR VA
AU BOUT DE SON SUJET,
AVEC FORCE DÉTAILS MORBIDES. »

Lectures

« PATRICK SENÉCAL ÉCRIT DE FAÇON EFFICACE.
L'ACTION, LE RYTHME, LA *PRISE DE POSSESSION*
DU LECTEUR LUI IMPORTENT PLUS
QUE LES EFFETS DE MANCHE.
TANT MIEUX POUR NOUS. »

Nuit Blanche

« SANS IMITER LE STYLE DE KING,
PATRICK SENÉCAL PARVIENT À SUSCITER
AUTANT D'INTÉRÊT QUE LE MAÎTRE
DE L'HORREUR AMÉRICAIN. »

Québec français

« UN AUTEUR CAPABLE COMME NUL AUTRE, NON
SEULEMENT DE MAINTENIR L'ATTENTION DU
LECTEUR, MAIS DE LE MAINTENIR DANS UN ÉTAT
INQUIÉTANT DONT IL NE SORT PAS AVANT D'AVOIR
TOUT DÉVORÉ... JUSQU'À LA DERNIÈRE PAGE. »

L'Œil régional

LE PASSAGER

DU MÊME AUTEUR

5150, rue des Ormes. Roman.

Laval : Guy Saint-Jean Éditeur, 1994 (épuisé).

Beauport : Alire, Romans 045, 2001.

Le Passager. Roman.

Laval : Guy Saint-Jean Éditeur, 1995 (épuisé).

Lévis : Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.

Beauport : Alire, Romans 015, 1998.

Lévis : Alire, GF, 2003.

Aliss. Roman.

Beauport : Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.

Lévis : Alire, Romans 059, 2002.

Lévis : Alire, GF, 2010.

Oniria. Roman.

Lévis : Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

Le Vide 1. Vivre au Max

Le Vide 2. Flambeaux

Lévis, Alire, Romans 109-110, 2008.

Hell.com. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2009.

LE PASSAGER

PATRICK SENÉCAL



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : KARINE PATRY

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237

Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 1^{er} trimestre 2003

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 2003 ÉDITIONS ALIRE INC. & PATRICK SENÉCAL

60 59 58 57^e MILLE

À mon père et à ma mère,
à qui je dois tant.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

La première version de ce roman est parue en 1995 chez Guy Saint-Jean éditeur, collection Noir : horreur. La présente édition propose une toute nouvelle version qui en constitue la version définitive.

L'homme avait quitté depuis un moment le petit sentier de terre battue et s'enfonçait entre les arbres, son regard à la fois furieux et inquiet. À plusieurs reprises, il s'arrêta pour crier le nom de son fils, mais, à l'exception de quelques gazouillements d'oiseaux moqueurs, le silence était la seule réponse à ses appels. Malgré la dense végétation, on voyait des herbes aplaties, des branches écartées, comme si on était souvent passé par là. C'est cette ébauche de chemin que suivait l'homme d'un pas de plus en plus fébrile.

Enfin, il entendit une voix, qu'il reconnut aussitôt comme celle de son fils. Elle venait de derrière un immense buisson, juste devant lui. L'homme s'arrêta et écouta un moment son fils qui parlait à quelqu'un :

— T'as raison. Au moins, ça valait la peine !

L'homme serra les poings. L'inquiétude s'envola de ses traits, cédant toute la place à la colère. Il s'élança vers le buisson, le contourna d'un mouvement rapide et s'écria :

— Te voilà, toi ! Tu vas me...

Il s'immobilisa aussitôt et ses yeux s'écarquillèrent de stupeur. Pendant quelques secondes, il contempla la scène en silence, bouche bée.

— Seigneur..., marmonna-t-il enfin.

La couleuvre tire la langue vers moi.

— La violence, le morbide, le mystère... Éternelle fascination, fait la voix à mes côtés.

Je quitte le dessin des yeux et tourne la tête vers Paul. Il me considère avec son petit sourire malicieux, que je trouvais assez inquiétant du temps qu'il m'enseignait ; mais j'adorais sa voix douce, sa diction parfaite. Maintenant dans le début de la soixantaine, il avait eu de la difficulté à se souvenir de moi. Ça fait tout de même un bout de temps, quoique le jeune homme de vingt-huit ans d'aujourd'hui ne soit pas très différent du collégien que j'étais à l'époque : même grandeur, même cheveux châtain courts, même petits yeux bruns... Un peu plus gras, peut-être.

— Personnellement, je n'ai jamais été attiré par tout ce qui a trait à la violence, que je lui dis.

Il relève le menton, sceptique, puis s'assoit devant son bureau.

— En tout cas, les ados en sont maniaques. Tu sais que c'est un des cours complémentaires qui fonctionnent le mieux ?

— Ça me surprend. Les cours de littérature n'ont pas l'habitude d'être très populaires...

— Mais « Littérature fantastique », c'est autre chose ! Ça attire ! Toi-même, il y a dix ans, tu l'as suivi, malgré ton supposé désintéret.

— Non, que je corrige patiemment. Non, c'est un cours sur le XIX^e siècle que tu m'as donné...

— Ah, oui ?... Oui, c'est vrai...

Je le lui avais pourtant dit, tout à l'heure, en arrivant au département. Je commence à comprendre pourquoi il doit interrompre son enseignement. La retraite n'est sûrement pas loin : il y a des signes qui ne trompent pas, et prendre un congé de maladie en plein milieu du trimestre en est un, surtout lorsqu'il n'y a pas de véritable maladie...

Il fouille quelques instants dans ses papiers. Debout à ses côtés, je regarde autour de moi. Le département est à peu près vide. Il n'y a qu'un autre professeur, à un bureau du fond. Une femme assez jeune, qui ne travaillait évidemment pas ici lorsque j'y étudiais. À voir son visage concentré, penché sur une feuille, elle doit être en train de corriger une copie particulièrement ardue. D'ici quelques jours, c'est moi qui vais afficher ce genre d'expression.

Paul farfouille toujours dans sa paperasse en marmonnant des mots inintelligibles. J'en profite pour poursuivre mon examen du dessin accroché sur la première tablette de son bureau. Ça représente une sorte d'amoncellement de morceaux de métal disparates duquel surgit une couleuvre qui, fièrement dressée, pointe sa langue fourchue vers l'observateur. Ce n'est pas la première fois que je

vois ce genre d'illustration sur le bureau de mon ex-professeur. Quand il m'enseignait, il cultivait déjà cette passion pour les dessins insolites, mais celui-ci m'intrigue particulièrement.

Paul pousse enfin une exclamation de satisfaction et tend une feuille vers moi :

— C'est le corpus de lecture pour la session.

Je lis les titres : *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, *Sredni Vashtar* de Saki, *La chute de la maison Usher* de Poe, et *Shining* de Stephen King.

— Saki et Poe, ce sont deux nouvelles, explique Paul. Je leur donne des photocopies. Les deux autres sont des romans qu'ils doivent acheter. D'ailleurs, ils ont déjà lu Wilde et tout le travail sur lui est terminé. On est rendus à Saki. T'as déjà lu un de ces titres ?

J'avoue que non. Il faut dire qu'à l'université, en études littéraires, le fantastique n'était pas très prisé, il était souvent relégué à une simple littérature de consommation que l'on daignait parfois étudier avec une nette condescendance. Les noms de Poe et Wilde avaient parfois franchi les lèvres de certains de mes professeurs, contrairement à celui de Saki qui ne me disait absolument rien. Quant à Stephen King, je crois que les universitaires auraient préféré se faire trancher les mains plutôt que de tenir un exemplaire de ce « paralittéraire ». Mais je suis bien mal placé pour ironiser. Moi-même, j'ai toujours trouvé ce genre d'histoires peu dignes d'intérêt. Préjugé d'intellectuel ? C'est ce que j'allais vérifier dans les prochaines semaines...

Et, de nouveau, je ressens ce mélange d'excitation et de déception éprouvé quelques jours auparavant.

Excitation de savoir que je vais enfin enseigner dans un cégep. Pas une charge complète de quatre groupes, mais trois, ce qui est un départ tout à fait respectable pour une première expérience au niveau collégial. Bien sûr, être un ancien étudiant d'ici a sûrement été un atout, mais je crois avoir passé une bonne entrevue. Après avoir travaillé deux ans au secondaire (deux années d'enfer ! D'ailleurs, je n'ai même pas été capable de terminer la seconde...), j'étais donc enthousiaste à l'idée d'enseigner enfin la littérature, et non plus le subjonctif plus-que-parfait.

Mais légère déception aussi en apprenant que je donnerais le cours de littérature fantastique. Non seulement je n'ai jamais rien lu de ce genre, mais je n'ai vu que trois ou quatre films d'horreur dans ma vie, plutôt mauvais en plus. Cela m'a rappelé mon enfance, durant laquelle mes parents me tenaient éloigné de toute lecture noire ou sanglante... Enfin, une partie de mon enfance, puisque mes souvenirs commencent à l'âge de neuf ans. Curieusement, je ne me souviens à peu près de rien de ce qui s'est passé avant cet âge pourtant avancé... Mon père et ma mère sélectionnaient donc, avec une rigueur extrême, les livres qui me tombaient sous la main pour éliminer systématiquement tout ce qui traitait, ne fût-ce que superficiellement, de violence et de mort. Ce sévère contrôle s'est poursuivi jusqu'à mes quatorze ou quinze ans, ce qui est tout à fait excessif. Mais leur cure de pureté avait parfaitement fonctionné : depuis, je ne me suis jamais intéressé à ce genre de bouquins. Ce qui fait qu'aujourd'hui, alors que je rêve d'enseigner Musset et

Zola, je suis sur le point de faire découvrir à des jeunes des livres que je ne connais pas moi-même. J'avais quatre jours pour réparer cette ignorance. Mais je n'allais pas faire la fine bouche. Comme Nicole (un autre professeur) me l'a dit ce matin : « Étienne, tu as un pied dans la place, maintenant... » Phrase pleine de belles promesses. Les romantiques et les naturalistes pouvaient donc attendre un peu...

— Inutile que tu achètes tout ça, fait Paul en retournant fouiller dans son fatras. Je vais te prêter mes exemplaires.

Mon attention revient sur le petit dessin accroché à l'étagère. La couleuvre me fixe toujours de ses yeux menaçants. Cette ferraille de laquelle émerge sa tête m'intrigue : tas informe de morceaux de métal imprécis, parmi lesquels je crois tout de même reconnaître des chaînes.

Paul me tend enfin quatre livres, ainsi que ses notes de cours. Je prends livres et feuilles, le remercie, range le tout dans ma serviette avec un ricanement nerveux.

— Quatre jours pour lire tout ça et préparer mon premier cours... Je sens que je vais passer la fin de semaine enfermé dans mon appartement.

— Pour la semaine prochaine, attarde-toi surtout sur la nouvelle de Saki, ils sont supposés la lire pour le prochain cours.

Je le remercie une fois de plus, sentant l'excitation monter en moi.

— Tu retournes à Montréal tout de suite ou tu soupes à Drummondville ?

C'était là l'inconvénient majeur. Il faudra que je voyage Montréal-Drummondville, aller-retour, trois

fois par semaine. Si je finis par avoir une permanence, peut-être que je déménagerai ici. Mais franchement, cette éventualité ne me sourit pas du tout. J'habite la métropole depuis maintenant dix ans, tous mes amis s'y trouvent et je me suis habitué à ses cinémas, à ses librairies et à sa faune hétéroclite. Revenir vivre dans la blanche, tranquille et lisse Drummondville équivaudrait à une sorte de pèlerinage dans le désert.

— Je soupe chez mes parents et je remonte à Montréal ce soir.

Il recule sur sa chaise et croise ses bras. Dieu, qu'il a vieilli en dix ans... Je me demande même s'il va revenir après les fêtes. Peut-être que non... Cela me ferait encore du travail. J'ai beau me trouver mesquin de nourrir une telle pensée, je ne peux m'empêcher de le souhaiter quand même... Pourquoi pas ? Paul est fatigué, c'est clair, il mériterait bien sa retraite. Et comme pour me donner raison (et, par le fait même, me déculpabiliser), il lance :

— En tout cas, on est bien contents de t'avoir avec nous, Étienne. Du sang jeune, ça va faire du bien au département ! Tu vas être le seul prof qui a en bas de trente ans, tu savais ça ?

L'autre enseignante présente dans le département lève un instant son nez de ses copies et proteste en souriant : elle a vingt-neuf ans. Elle est peut-être plongée dans ses corrections, elle n'en écoute pas moins ce qui se passe autour d'elle.

— C'est vrai, Marie-Hélène, j'avais oublié, ricane Paul.

Marie-Hélène replonge dans ses copies. Je la considère un moment. Pas laide. Pas aussi jolie que Manon, mais...

— Attention, tu vas dépasser ma sortie !

Effectivement, Saint-Eugène est tout près. Les deux villages sont encore plus rapprochés que je ne le croyais. Lorsque je m'arrête, il soupire de satisfaction et me serre la main en me remerciant. Dehors, il se penche dans la voiture une dernière fois et me lance :

— Salut, Étienne Séguin.

Il insiste sur mon nom, m'observe quelques secondes, puis referme la portière. Une fois sur la route, je regarde dans mon rétroviseur : je vois mon *pouceux* s'engager à pied dans la sortie de Saint-Eugène, éclairé par les lampadaires. Je me félicite de l'avoir fait monter. Un peu énigmatique, avec son rire tonitruant et son regard parfois insistant, mais tout à fait sympathique. Il y a en lui quelque chose d'amical, de presque familier, qui me donnait vraiment envie de lui parler et de me confier... Il y a des gens, comme ça, qui semblent attirer tout le monde.

Mais inutile d'en parler à mes parents : je m'épargnerai ainsi un discours moralisateur dont je peux très bien me passer.

Tandis que la sortie du centre-ville de Drummondville apparaît au loin, je réalise que je n'ai jamais su le nom de mon passager.



Vendredi après-midi, autoroute vingt, direction Montréal. Pour ajouter à la gaieté du trajet, une pluie froide délave le morne paysage.

À la hauteur de Saint-Eugène, je vois mon auto-stoppeur, toujours aussi immobile, le pouce levé à

la hauteur des hanches. Seule différence : il a rabattu son capuchon sur sa tête. Je consulte ma montre : treize heures vingt, comme la semaine dernière. C'est vrai qu'il est ponctuel. Moi aussi, d'ailleurs. Est-ce qu'inconsciemment je ne cherchais pas à le revoir ?

Déjà content à l'idée de lui parler pendant les dix prochaines minutes, je m'arrête sur l'accotement. Lorsqu'il s'assoit à mes côtés, tout trempé, il me lance un regard surpris et amusé.

— Tiens, tiens... Il me semble que je t'ai déjà vu, toi ? qu'il me lance en enlevant son capuchon.

Je lui tends la main.

— C'est drôle, j'ai la même impression.

Il me serre la pince en souriant, de bonne humeur, comme s'il était vraiment heureux de tomber sur moi, et j'avoue que je me sens bêtement flatté.

Je retourne sur la route. Mon passager abaisse son capuchon en soupirant. Il se plaint quelques instants de la pluie froide automnale, mais je vois que cela ne le contrarie pas vraiment. En fait, il me donne l'impression de posséder un moral à toute épreuve.

— Merci de me donner un *lift* pour la deuxième fois, Étienne.

Il se souvient de mon nom. J'en profite pour lui demander le sien.

— C'est vrai, je te l'ai pas dit...

Un court silence, puis je l'entends prononcer :

— Alex. Alex Salvail.

J'ai alors l'impression qu'il me regarde et je tourne la tête. Effectivement, Alex m'observe attentivement, le visage calme mais le regard particulièrement pénétrant.

— Ça te dit quelque chose ? me demande-t-il.

— Non... Ça devrait ?

— Je pense que oui...

Je réfléchis en fixant la route. Alex Salvail... Ce nom ne provoque-t-il pas un vague écho dans ma mémoire ? Ou bien est-ce que je veux tout simplement me convaincre qu'il ne m'est pas inconnu ?

— Non... Non, je ne vois pas...

— C'est le pouceux que t'as embarqué mardi passé...

Et il éclate de son rire assourdissant, déroutant mais sincère. Je reviens à la route, amusé.

On discute de choses banales pendant une ou deux minutes, puis il en vient à mon enseignement :

— Ton cours de littérature d'horreur, là...

— Littérature fantastique.

— Ouais, fantastique. Tes étudiants aiment ça ?

Je lui explique que de jeunes étudiants de dix-sept ans ne sont jamais réputés pour leur déferlement d'enthousiasme, mais qu'ils ont l'air d'apprécier, surtout mon groupe en lettres, le mercredi matin.

— Ça t'intéresse, Alex, la littérature fantastique ?

— Moi ?

Il renifle, essuie son nez avec un mouchoir.

— Je lis pas vraiment. Je suis pas très intellectuel... Mais j'imagine que ça doit être intéressant.

— Ça l'est beaucoup.

— L'autre jour, tu m'expliquais que tu t'attardais surtout sur, heu... les enfants, je pense ?

J'approuve et, de nouveau, lui explique à quel point je trouve cette thématique riche. Il me demande pourquoi. Je le sens attentif, intéressé. Vraiment, je n'ai jamais eu tant de facilité à parler avec quelqu'un que je connais si peu.

— Le contraste entre l'innocence et l'horreur, que je répons. J'essaie de montrer à mes étudiants comment cette contradiction est fascinante.

— L'innocence ?

— Oui. L'enfant, c'est le symbole même de l'innocence.

— Vraiment ?

Il dit ça d'un ton dubitatif. Je le regarde rapidement. Il me considère avec son air ironique et, tout à coup, un nouvel écho plane dans mon crâne, non pas provoqué par son nom mais par son visage, par cette expression moqueuse.

— Tu penses vraiment que les enfants représentent l'innocence ?

Je lui répons que oui. L'enfant n'est-il pas une forme d'idéal pur, avant la corruption de l'âge adulte ?

— Non, je suis pas d'accord.

Il dit cela doucement, mais avec une telle assurance que je ne trouve rien à répliquer.

— Les enfants sont cruels, Étienne. Ben cruels.

L'argument ne m'apparaît pas très convaincant. Évidemment, les jeunes sont égoïstes, belliqueux, compétitifs, mais tout ça est tout de même assez inoffensif, non ?

— Je parle pas de ça. Je parle de vraie cruauté.

J'attends la suite. Toute trace de raillerie a disparu de la voix d'Alex, maintenant plus sérieux.

— Les enfants sont curieux de nature, pis certains sont prêts à aller ben loin pour satisfaire leur curiosité. Qu'est-ce que tu penses qui est le plus fascinant pour un enfant ?

Je fixe la route comme si une réponse allait surgir au milieu de la chaussée. Étrange situation. Alors

que c'est moi le professeur, j'ai l'impression que c'est Alex qui me donne un cours. Cela me vexa un peu et je cherche une réponse intelligente.

— La mort ?

Il émet un gloussement quelque peu condescendant, et cela me déplaît. Pourtant, je veux poursuivre cette conversation, même si elle doit égratigner mon orgueil de prof.

— Pas la mort, que je l'entends me répondre. Ça, c'est l'obsession des adultes.

Courte pause, puis il poursuit :

— La plus grande source de curiosité des enfants, c'est le mal. Ils en entendent parler tout le temps.

Sa voix change, devient soudain nasillarde, caricaturée. Je comprends qu'il imite le prototype du parent contrôlant :

— « Touche pas ça, c'est mal ! Va pas là, tu vas te faire mal ! Dis pas ça, c'est pas bien, c'est mal ! Fais pas de mal à tes amis ! Lui, c'est un méchant monsieur, il fait toujours du *mal* ! »

Je ricane, amusé par l'imitation. Je l'entends poursuivre de sa voix normale :

— Dire à un enfant que quelque chose est mal, c'est le meilleur moyen pour éveiller sa curiosité.

— Tout le monde sait ça, fais-je remarquer.

— Oui, mais tout le monde le fait pareil. Pis si l'enfant décide d'essayer quelque chose d'interdit pour *justement* voir ce qu'il y a de mal là-d'dans...

Il renifle, sort son mouchoir.

— ... c'est là qu'il peut devenir cruel.

Il se mouche. Pas con, son idée. Alex n'est peut-être pas un intellectuel, mais il réfléchit, même si sa théorie est une généralité... disons... plus intuitive que scientifique.

— Mais la plupart des enfants ne se rendent pas très loin dans la cruauté, que je me sens obligé de préciser. Leurs petites expériences s'arrêtent au stade du démembrement d'une mouche, ce qui n'est vraiment pas alarmant.

— Oui, c'est vrai pour la plupart des enfants. Mais c'est pas eux qui décident d'arrêter. C'est le monde autour, les adultes, la société qui finit par prendre ces enfants-là en main, en leur disant qu'il faut arrêter ces petits jeux cruels et devenir responsable. Pis les enfants, en interrompant leur exploration du mal, deviennent peu à peu des adultes sages et conformistes.

Alors là, il y va fort ! J'ouvre même la bouche pour le lui dire, mais il continue sur sa lancée :

— C'est pour ça qu'on pense que les enfants sont purs. Parce qu'ils ont pas le temps de se rendre loin dans leurs jeux cruels. Pis ces histoires d'horreur que t'aimes tant, ça parle d'enfants qui, eux, se rendent plus loin que les autres.

Je lui demande s'il est sérieux, s'il pense vraiment tout ce qu'il vient de dire. Il m'assure que oui.

— Pis je vais même te dire quelque chose d'autre...

J'entends le cuir de la banquette craquer, comme si mon interlocuteur changeait de position, et lorsqu'il se remet à parler, sa voix me semble plus proche.

— Je pense que les psychopathes, les maniaques, les tueurs en série, ce sont des adultes qui retrouvent leur curiosité d'enfance. Maintenant qu'ils ont plus de parents pour les en empêcher, ils reprennent leurs petits jeux là où ils les avaient laissés... pis ils vont plus loin.

Je voudrais éclater de rire tant cette idée me paraît extravagante, mais aucun son ne sort de ma bouche. Alex ajoute :

— Les enfants dans les histoires d’horreur fascinent les gens parce qu’ils nous rappellent ce qu’on a déjà été... Ou, plutôt, ce qu’on aurait *pu* être...

Je n’ai plus envie de rire et je tourne la tête vers Alex, légèrement troublé. Mais quand je le vois avec son large sourire, les mains croisées sur les genoux, le regard joyeux, tout malaise me quitte instantanément.

— Qu’est-ce que t’en penses ? me demande-t-il fièrement.

— J’en pense que c’est toi qui devrais donner mon cours, tu rendrais les étudiants malades de peur.

Il se marre et son rire tonitruant fait plaisir à entendre. Il m’assure qu’il serait un très mauvais prof : trop brouillon, trop désorganisé, trop impatient.

— Et tu n’as jamais lu de livres fantastiques ? que je m’étonne. Après tout ce que tu viens de me dire, c’est dur à croire.

— J’ai vu quelques films d’horreur qui mettaient en vedette des enfants.

Puis, après une pause, il s’excuse d’avoir été si loquace. Peut-être a-t-il eu l’air prétentieux. Je l’assure que non et je suis sincère : je ne lui tiens plus du tout rigueur de son petit air supérieur de tout à l’heure.

— Je vais peut-être même me servir dans mon cours d’une ou deux choses que tu as dites.

Ces paroles m’étonnent. Est-ce que je le pense vraiment ? Ai-je vraiment l’intention d’utiliser les

théories intéressantes, certes, mais quelque peu farfelues, de mon passager ? Lui-même, comme s'il était conscient de ma propre exagération, s'oppose en disant qu'il n'y a rien de très rigoureux dans tout ça, que ce ne sont que des opinions personnelles.

Deux minutes plus tard, je m'arrête près de la sortie de Saint-Valérien.

— Encore merci, Étienne ! On dirait presque que t'es mon chauffeur !

Cette remarque me donne une idée que je saisis au vol sans prendre le temps de l'examiner. Si Alex le désire, on peut poursuivre ce petit rituel deux fois par semaine, tous les mardis soir et tous les vendredis après-midi. Pour autant que nous soyons toujours aussi ponctuels. Mais pas question de nous attendre : si une voiture le prend avant que je passe, il monte. De mon côté, si je passe et qu'il n'est pas au rendez-vous, je continue. Alex se caresse le menton, manifestement intéressé.

— Je te préviens : je suis très ponctuel.

— Moi aussi.

Nous nous serrons la main, ravis tous les deux. Il y a de la chaleur dans cette poigne, et Alex sourit, ses dents recouvertes de broches incongrues. Il ouvre la portière. La pluie a cessé.

— Donc... à mardi soir ?

— C'est ça !

Alors qu'il est dehors, il se penche vers moi et me dit :

— Juste pour finir notre petite discussion sur la cruauté des enfants... Pense à ta propre enfance. Qu'est-ce qui te rendait curieux, toi, quand t'avais sept ou huit ans ?

Il lève son index droit et va se le mettre sur le front.

— À quel moment les adultes sont intervenus pour arrêter tes jeux ?

Son index quitte alors sa tête, traverse la courte distance entre nous deux et vient se placer sur mon propre front. Je suis trop étonné pour réagir. Et au moment où son doigt entre en contact avec moi, l'écho de tout à l'heure revient avec plus de force. Alex me fixe de ses yeux noirs et intenses.

— Essaie de te rappeler.

Son doigt quitte mon front et l'écho disparaît aussitôt. Il me fait un petit salut de la main, souriant, puis ferme la portière. Perplexe, j'agite distraitemment la main dans sa direction, puis reprends la route.

Cette sorte d'écho qui a remué mes souvenirs me laisse songeur. Il a été particulièrement fort lorsque Alex a mis son doigt sur mon front. Aurais-je déjà vu ce gars avant ?

Drôle de type... mais intéressant et de bonne compagnie. Jamais je n'ai sympathisé si vite avec quelqu'un. Pourtant, nous n'avons pas grand-chose en commun. Il a manifestement peu d'éducation, ne lit pas, travaille dans une quincaillerie...

De nouveau, je me demande si je ne l'ai pas déjà rencontré. Cela expliquerait en tout cas la rapidité avec laquelle nous nous sommes plu. D'ailleurs, lui-même m'a examiné quelques fois comme s'il tentait de se souvenir...

Après tout, s'il a déjà habité à Drummondville, il y a bien des chances qu'on se soit déjà croisés dans un emploi d'été ou dans un party chez un ami commun... J'allais éclaircir tout ça au moment de notre prochaine rencontre.

Puis, la dernière suggestion d'Alex me revient à l'esprit : me rappeler mes propres jeux d'enfance, lorsque j'avais sept ou huit ans. Je soupire derrière mon volant. Mission difficile quand nos huit premières années de vie ont été rayées de notre cahier. Cette amnésie de l'enfance m'avait toujours apporté quelques désagréments, mais ce soir je la trouve tout à coup particulièrement handicapante.

Curieusement, pour la première fois depuis trois jours, je repense à Manon.

Je m'empresse de remettre la musique à fond.



La nuit suivante, autre rêve insolite.

Je suis dans le même bois, mais cette fois je conduis le vélo blanc qui, malgré sa petite taille, ne pose aucun problème à mes longues jambes. Je roule sur le sentier de terre battue, qui avance en ligne droite entre deux rangées d'arbres sombres. Moi qui n'ai à peu près jamais conduit de bicyclette de ma vie, je ne m'étonne pas du tout de me retrouver sur celle-ci. Cela me semble même tout à fait normal, tout à fait habituel, et même très amusant.

Il y a du mouvement sur le sentier, comme si la terre bougeait, suintait. Ce sont des couleuvres, des dizaines de couleuvres qui tentent tant bien que mal d'éviter mes roues.

Devant, une silhouette apparaît dans la nuit naissante. Une main surgit de son manteau rouge, à la hauteur des hanches, le pouce brandi. Je commence à pédaler moins vite.



PATRICK SENÉCAL...

... est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

LE PASSAGER
est le soixante-treizième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



« [...] PEU À PEU, VOUS DÉRAPEZ. ET C'EST LÀ L'ART DE PATRICK SENÉCAL : IL VOUS FAIT DÉRAPER, DE FAÇON TRÈS MÉTHODIQUE, DE FAÇON TRÈS FEUTRÉE, DANS UN TOUT AUTRE UNIVERS. »

SRC – Indicatif Présent

Le Passager

Étienne Séguin n'a pas trente ans. Originaire de Drummondville, demeurant depuis quelques années à Montréal, il vient d'accepter un poste de professeur de littérature au cégep de sa ville natale. Qu'à cela ne tienne, il fera l'aller-retour par l'autoroute 20; le trajet ne prend pas plus d'une heure, cela lui permettra d'écouter la radio et, surtout, d'oublier sa récente séparation !

Peu de temps après, Étienne remarque un autostoppeur, toujours posté au même endroit au moment où il passe. Pourquoi ne pas le faire monter afin de rompre la monotonie de la route? Dès la première rencontre, le jeune homme comprend que son passager l'a connu dans son enfance. Mais voilà: Étienne souffre d'amnésie et n'a aucun souvenir de ses jeunes années. C'est alors que les questions surgissent dans son esprit: qui donc est ce passager qu'il a pris l'habitude d'embarquer? Et qu'ont-ils fait ensemble, dans leur jeunesse?

Le Passager: un roman d'une tension extrême, par l'auteur des *Sept Jours du talion*.

TEXTE INTÉGRAL



12,95 \$

9 782896 153862 Extrait de la publication 6,90 € TTC